

[2 ANS APRES] « Le 13 novembre est un symbole de la mémoire collective des attentats »



© Mathias Chaillot

par **Pauline Grand d'Esson**

13 novembre 2017

Le projet « 13 novembre » du CNRS s'intéresse à l'impact des attentats sur notre mémoire, tant personnelle que collective. La première phase touche à sa fin : son fondateur Denis Peschanski dresse le bilan.

Perso, le 13 novembre, **j'étais là**. J'en ai fait un article, mais au fond, nul besoin de coucher cette expérience sur papier pour m'en souvenir avec une étrange précision. On sait tous exactement où et quand on a appris que des attentats ravageaient plusieurs lieux de Paris, de même que les plus vieux d'entre nous ont conservé le souvenir précis de leur journée du 11 septembre 2001. C'est ce qu'on appelle la « flashbulb memory », m'apprend Denis Peschanski, historien et auteur d'une passionnante étude interdisciplinaire à propos de l'impact du 13 novembre sur les mémoires individuelles et collective.

A l'inverse, on se souvient mal des faits précis qui concernent l'événement lui-même. Quelles terrasses ont été touchées ? Combien y

avait-il de tireurs ? Reste l'image si frappante du Bataclan, au point qu'on a substitué le nom de la salle de spectacle à celui des attentats du 13 novembre, quitte à passer à l'as la souffrance des autres victimes.

« LA MÉMOIRE EST DANS L'HISTOIRE. ELLE N'EST PAS FIGÉE, ELLE EST MOUVANTE. »

« Pour ne pas encombrer les mémoires, on garde un seul fait », explique Peschanski. Les Français se souviennent des tours du World Trade Center, ils ont pour la plupart oublié quelle cible visait le quatrième avion qui s'est écrasé en Pennsylvanie ce même 11 septembre (pour info, c'était la Maison Blanche).

Une représentation sélective du passé, concentrée sur quelques symboles clés, qui participe à la construction identitaire d'une personne, mais aussi d'un peuple. « L'hypermnésie est impossible et mortifère, souligne l'historien. On trie de manière inconsciente. Dans la mémoire collective, on retient les événements avec une utilité sociale. »

Comment évolue cette mémoire traumatique au fil des années ?

Comment nos souvenirs individuels sont-ils infiltrés par les représentations médiatiques de l'événement ? Comment communiquent mémoire collective et individuelle ? C'est à ces passionnantes questions que tente de répondre le programme « 13 novembre » lancé par Denis Peschanski et une équipe interdisciplinaire qui mêle histoire et neuropsychologie, **sous l'égide du CNRS, de l'Inserm et d'HéSam université.**

934 personnes ont été interrogées longuement selon un protocole d'entretien précis. Des échanges qui atterriront dans les archives de l'INA. Il y a le « cercle 1 », touché directement ce soir du 13 novembre. Les survivants. La police. Les témoins, les urgentistes, les nettoyeurs des traces de sang.

« LES PARENTS ENDEUILLÉS, C'EST CE QU'IL Y A DE PLUS DUR. LES LARMES PÈSENT TRÈS LOURD. »

L'étude implique aussi des cercles plus éloignés : des riverains des arrondissements touchés, des Parisiens non concernés et même des non-Parisiens.

Interrogés, ces volontaires le seront quatre fois en tout, en l'espace de dix ans. « L'intérêt ne porte pas sur l'événement lui-même, mais sur sa transmission sur les années à venir, précise Peschanski. Une sorte d'histoire au futur. Ce qui m'intéresse c'est la vérité du témoin, pas la vérité factuelle. Ses erreurs sont aussi riches que ses vérités. »

Certains ont vu deux tueurs ce soir là au Bataclan. Ils apprendront à la télé, stupéfaits, qu'ils étaient trois. « La mémoire n'est pas figée, elle est mouvante. »

Les 1450 (!) heures de rushs recueillies depuis juin 2016 racontent déjà une chose : le 13 novembre n'est pas une date d'attentat parmi d'autres.

« MON IMPRESSION, C'EST QUE LE 13 NOVEMBRE EST UNE SORTE DE SYMBOLE DE LA MÉMOIRE COLLECTIVE DES ATTENTATS. »

L'ambition est énorme, à la hauteur de la masse de données qui seront amassées sur dix ans. Le chercheur rêve de voir émerger des analyses du vocabulaire employé par ses volontaires. « Le temps va-t-il construire un grand récit partagé ? Mieux, avec cette masse de données, pourra-t-on à terme prédire le développement d'un syndrome post-traumatique uniquement sur la base du vocabulaire employé ? »

Quand on s'intéresse à la mémoire, impossible de délaissier le syndrome de stress post-traumatique, nouveau mal d'époque propagé dans le sillage des attentats. Le « PTSD » (le sigle anglais, plus connu), qui touchait autrefois surtout les soldats, s'immisce après un choc ultra-violent. Le passé persiste alors à envahir le cerveau, sous forme d'images flash souvent insoutenables.

A côté de l'étude historique et statistique, il y a « Remember », une expérience menée à Caen qui explore par imagerie cérébrale les dégâts causés par le syndrome de stress post-traumatique. **Menée par le neurologue Francis Eustache** sur 200 volontaires, l'étude pourrait expliquer pourquoi certaines personnes développent le syndrome, et pas d'autres.

Les premiers résultats sont stupéfiants : le chercheur me montre des IRM menées sur des sujets « neutres », des victimes de stress post-traumatiques, et des témoins du 13 novembre qui s'en sont sortis sans stress post-traumatique. Les différences de manifestations cérébrales sautent aux yeux. Sur le cerveau frappé de PTSD, une connexion cruciale semble manquer, celle entre les émotions (l'amygdale) et le centre de contrôle (le cortex préfrontal). Une piste qui pourrait expliquer pourquoi une personne frappée de ce mal n'arrive plus à évacuer de son esprit les images macabres qui s'y invitent. La zone de ses émotions fonctionne sans contrôle.

Côté historique comme neurologique, les premiers résultats laissent présager de belles avancées. Et le projet est bien parti pour obtenir les fonds afin de continuer sur sa lancée et entamer la phase 2. « On n'a jamais vu une telle mobilisation des équipes, assure Peschanski. On fait pas seulement notre boulot, il y a un truc en plus. »

Il faut dire qu'écouter ces récits d'une terrible violence, face à face avec un survivant traumatisé ou un proche endeuillé, demande une sacrée cuirasse. Toute l'équipe recrutée pour mener les entretiens a déjà étudiés des terrains difficiles : Rwanda, Shoah.

L'un des moments les plus forts de cet épisode 1 ? Silence radio sur les entretiens, confidentialité oblige. Le soutien des associations de victimes a marqué Denis Peschanski, ainsi que la reconnaissance des personnes interrogées. L'équipe a un livre d'or rempli de remerciements. « Quand on entend « c'était très dur mais je suis sorti apaisé... » Avec notre recherche, ils passent du statut de victimes à celui d'acteurs, et ça c'est décisif. Notre étude n'est pas une thérapie. Mais évidemment, on veut qu'ils s'en sortent. »

>> A lire aussi : Reportage dans l'asso des rescapés « Pour que quelque chose sorte de toute cette merde »

>> Témoignages : où étiez-vous le soir du 13 novembre ?